

HERVÉ LE BRAS
EMMANUEL TODD

L'INVENTION DE LA FRANCE

Atlas anthropologique et politique

nrf essais

GALLIMARD

DES MÊMES AUTEURS

EMMANUEL TODD

Aux Éditions Gallimard

- L'ILLUSION ÉCONOMIQUE. Essai sur la stagnation des sociétés développées, 1997.
Nouvelle édition augmentée d'une préface de l'auteur en 1999, Folio actuel (n° 66).
- APRÈS L'EMPIRE. Essai sur la décomposition du système américain, 2002. Nouvelle édition avec une postface inédite de l'auteur, Folio actuel (n° 107), 2004.
- APRÈS LA DÉMOCRATIE, 2008. Folio actuel (n° 144).
- L'ORIGINE DES SYSTÈMES FAMILIAUX. TOME 1 : L'EURASIE, 2011.

Chez d'autres éditeurs

- LA CHUTE FINALE. Essai sur la décomposition de la sphère soviétique, 1976 (*Robert Laffont*).
- LE FOU ET LE PROLÉTAIRE, 1979 (*Robert Laffont*).
- L'INVENTION DE LA FRANCE, en collaboration avec Hervé Le Bras, 1981 (*Hachette-Pluriel*).
- LA TROISIÈME PLANÈTE. Structures familiales et systèmes idéologiques, 1983 (*Le Seuil*).
- L'ENFANCE DU MONDE. Structures familiales et développement, 1984 (*Le Seuil*).
- LA NOUVELLE FRANCE, 1988 (*Le Seuil*).
- L'INVENTION DE L'EUROPE, 1990 (*Le Seuil*).
- LE DESTIN DES IMMIGRÉS, 1994 (*Le Seuil*).
- LE RENDEZ-VOUS DES CIVILISATIONS, en collaboration avec Youssef Courbage, 2007 (*La République des Idées/Le Seuil*).

HERVÉ LE BRAS

- L'INVENTION DE LA FRANCE, en collaboration avec Emmanuel Todd, 1981 (*Hachette-Pluriel*).
- LES LIMITES DE LA PLANÈTE : MYTHES DE LA NATURE ET DE LA POPULATION, 1994 (*Flammarion*).
- LES TROIS FRANCE, 1985 (*Le Seuil*); 1995 (*Odile Jacob*).
- POPULATION, 1986 (*Hachette*).
- MARIANNE ET LES LAPINS : L'OBSESSION DÉMOGRAPHIQUE, 1992 (*Hachette*).

Suite des œuvres d'Hervé Le Bras en fin de volume.

nrf essais

HERVÉ LE BRAS
EMMANUEL TODD

L'INVENTION
DE LA FRANCE

ATLAS ANTHROPOLOGIQUE ET POLITIQUE

nrf

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2012.*

AVANT-PROPOS

La société industrielle n'a pas anéanti la diversité française. C'est ce que démontre l'analyse cartographique de plusieurs centaines d'indicateurs, allant de la structure des familles au suicide, de la fréquence des naissances d'enfants naturels à celle du divorce, de l'âge moyen au mariage à l'incidence de l'alcoolisme. Chacun des pays de France représente en fait une culture, au sens anthropologique du terme, c'est-à-dire une façon de vivre et de mourir, un ensemble de règles définissant les rapports humains fondamentaux, entre parents et enfants, entre hommes et femmes, entre amis et voisins. Aujourd'hui, la persistance d'écart de fécondité importants entre régions, le maintien de différences étonnantes de mortalité entre départements, indiquent que ni le chemin de fer, ni l'automobile, ni la télévision, ni l'internet n'ont réussi à transformer la France en une masse homogène et indifférenciée. Du point de vue de l'anthropologue, la Bretagne, l'Occitanie, la Normandie, la Lorraine, la Picardie, la Vendée, la Savoie et bien d'autres provinces sont toujours vivantes.

Cette persistance des systèmes anthropologiques, nous aurions pu l'étudier à l'échelle de l'Europe, dont les indices de fécondité et les quotients de mortalité continuent de varier fortement de nation à nation. La France fait aujourd'hui beaucoup plus d'enfants que l'Allemagne ; la mortalité « culturelle », d'origine alcoolique principalement, y est plus importante que partout ailleurs, Portugal excepté. Nous avons choisi de montrer la permanence des systèmes anthropologiques anciens à l'intérieur même de l'espace français parce qu'elle est particulièrement impressionnante et significative. La France est, depuis la Révolution, un ensemble administratif unitaire, merveilleusement centralisé, obsédé de rationalité. De haut en bas et de gauche à droite de l'Hexagone, on tamponne les mêmes

papiers, on passe les mêmes examens, on observe avec une précision maniaque les règles uniformes d'une grammaire et d'une orthographe reconnues comme sacrées. Nulle part ailleurs, en Europe occidentale, l'État n'est plus puissant, plus dirigiste. Mais justement, l'État est fort, en France, parce qu'il doit assurer la survie d'un système anthropologique décentralisé. La République Une et Indivisible coiffe cent types distincts de structures familiales, cent modèles de comportements absolument indépendants les uns des autres.

La France, qui combine unité administrative et diversité anthropologique, est en Europe, et probablement dans le monde, une exception historique.

Certains pays sont anthropologiquement divers, comme l'Espagne, mais sans être administrativement et linguistiquement unifiés. Dans la plupart des autres existe au contraire une bonne coïncidence de l'anthropologie et de l'administration. À chaque système de mœurs correspond un appareil d'État. Les variations culturelles sont, soit insignifiantes, comme en Angleterre, en Suède, en Pologne, en Russie, soit linéaires, comme en Allemagne ou en Italie, où les écarts entre régions s'organisent selon des axes simples, nord/sud dans le cas de l'Italie, nord-est/sud-ouest dans celui de l'Allemagne.

La France, elle, n'est ni unitaire, ni bipolaire. L'opposition du nord et du sud ne résume nullement la diversité de ses cultures régionales. Quel que soit le phénomène observé, le midi apparaît le plus souvent éclaté en quatre ou cinq composantes, le nord en six ou huit.

L'invention de la France est un livre d'un genre nouveau, un atlas et un essai, intimement liés. La carte n'est pas pour nous un objet de curiosité, mais une façon de comprendre et de démontrer. Cette conception de la science sociale conduit à une réflexion sur la France, sur une nation pas comme les autres. Car l'analyse anthropologique n'aboutit pas ici, comme il est souvent d'usage dans cette noble discipline, à une simple comptabilisation de coutumes étranges et exotiques. Elle mène droit à une compréhension meilleure de l'histoire et des mythes collectifs français, des conflits nationaux les plus fondamentaux.

Personne, jusqu'à présent, n'a réussi à expliquer pourquoi, en France, certaines régions semblent naturellement de gauche, et d'autres de droite. La sociologie économiste — qu'elle soit marxiste et fanatique du concept de classe sociale, ou libérale et adepte de l'idée de catégorie socio-professionnelle — n'a rien à dire sur ces oppositions d'attitudes. Certaines régions de droite sont riches, et d'autres pauvres. Certaines régions de gauche sont très ouvrières, mais la plupart sont rurales ou tertiaires.

L'économie ne guide pas la vie politique française. Pourtant, la gauche et la droite, qui se partagent entre 1789 et 1889 (entre la prise de la Bastille et la construction de la tour Eiffel) le territoire national, n'ont pas choisi leurs provinces respectives au hasard, ou pour la qualité de leurs fromages et de leur folklore. La segmentation politique de la France a suivi des lignes de force anthropologiques très précises. Les grandes idéologies — radicalisme, conservatisme, socialisme, catholicisme, communisme — se sont chacune logées dans un système de parenté particulier. La sensibilité politique dépend en effet étroitement du mode dominant d'affectivité familiale.

Plus généralement, plus fondamentalement, l'examen de la diversité anthropologique française conduit à une interprétation nouvelle d'un mythe central de l'histoire nationale, mythe utile et généreux : l'homme universel, identique à lui-même en tout lieu, en toute culture, rêve révolutionnaire qui ne meurt pas avec la I^{re} République.

Cette attitude radicale aurait-elle pu naître ailleurs qu'en France, nation anthropologiquement diverse, où la citoyenneté n'est pas le simple reflet juridique d'un système de mœurs particulier, mais l'effet d'une volonté des individus et des provinces de « vivre ensemble », d'un désir de dominer, d'annihiler les déterminismes anthropologiques ?

L'invention de la France, c'est ce processus de fabrication d'une nation à partir d'éléments divers et contradictoires.

En 1981, lors de la parution de la première version de cette recherche (collection Hachette-Pluriel, sous la direction de Georges Liébert), la France craint la montée du racisme, et, plus spécifiquement, de l'antisémitisme. Elle se perçoit comme fiévreuse, angoissée. Ses craintes d'alors sont sans fondement sérieux. Sa structure anthropologique très particulière ne lui permet pas la xénophobie. Le racisme, dans ce patchwork de mœurs et de coutumes qu'est la France, trouve un mauvais terrain. Son influence, sans être nulle bien sûr, ne peut guère s'étendre au-delà de quelques petits cercles d'intellectuels sans prise sur les processus politiques. Il est trop dangereux pour l'unité nationale. Même l'antisémitisme, qui pourrait, en théorie, être pratiqué avec un égal entrain par toutes les provinces françaises, est en pratique difficile. Il a besoin, pour se développer pleinement, non d'un seul, mais de deux stéréotypes, opposés : le premier s'appliquant au juif, l'autre présentant son contraire, l'homme idéal, aryen, blond, vert ou rose. La France ne peut, en pratique, sécréter ce deuxième stéréotype : elle est trop diverse pour l'élaborer. Dans l'Hexagone, parce que le Français n'existe pas, le juif ne peut pas exister.

Mais les fantasmes politiques ont le cuir dur. Que l'homogénéité française soit un mythe n'empêche aucunement en 2012 que l'idéologie dominante s'apparente à une sorte de programme de défense d'une homogénéité menacée, ou, chez les plus radicaux, au rêve d'un retour à une homogénéité perdue. Les défenseurs autoproclamés de l'identité nationale ne comprennent pas l'histoire de leur propre pays. Osons le dire : ils sont aveugles à la subtilité et à la vérité du génie national qui combine unité de projet et gestion pragmatique de diversité.

Pourquoi ne pas ajouter quelques différences, parfois importantes, quelques nouvelles provinces mentales — maghrébine, africaine ou chinoise — pour les atténuer, les apprivoiser avec le temps, comme on l'a toujours fait en France ?

Il n'est pas question de fixer des différences pour l'éternité, d'essentialiser des pays et des peuples. La culture est mouvement, progrès, diffusion, homogénéisation bien sûr, mais sans oublier que de nouvelles différences apparaissent sans cesse.

Dans cette nouvelle édition de L'invention de la France, nous avons conservé le texte original, avec ses audaces pionnières, mais nous avons ajouté un chapitre final sur la crise idéologique et politique actuelle. L'effondrement du catholicisme, puis celui du communisme ont engendré un vide religieux et idéologique qui a fini par engloutir tout l'Hexagone. On peut donc parler d'une nouvelle homogénéité par le vide — laquelle explique l'apparition, parmi bien d'autres choses, dans un pays où les Français classés comme musulmans ne pratiquent pas plus leur religion que ceux d'origine catholique, protestante ou juive, d'une islamophobie laïcocrétienne. Une islamophobie paradoxale pour le moins, puisqu'elle prétend que la seule bonne façon de ne pas croire en Dieu est par essence chrétienne. Le vide métaphysique du moment Sarkozy est ici saisi à sa source.

Quel rôle y tient la désintégration de la classe ouvrière ? Que signifie la mutation sarkozyste de la droite française ? L'éclatement sociologique du cadre départemental nous oblige à utiliser, au final, une technique d'analyse cartographique nouvelle, mieux adaptée à l'atomisation croissante de la société française. L'anomie qui caractérise désormais de vastes zones du territoire national ne peut apparaître que par une utilisation du niveau communal, dont la représentation efficace suppose un traitement cartographique spécifique.

Il apparaîtra en conclusion de ce chapitre final que ce qui menace la société française est en réalité beaucoup plus grave que ces problèmes secondaires que sont l'immigration ou le seul Front national.

Demeure, de cela, une évidence : toute définition fantasmatique d'un type anthropologique français, comme certains ont été tentés d'en donner une lors de l'affligeant débat sur l'identité française organisé par MM. Brice Hortefeux et Jean-François Copé, serait en fait une menace pour la plupart des types provinciaux, bien réels, eux — Occitans, Bretons, Basques, Artésiens, Berrichons, Rouergats, Alsaciens —, qui continuent de vivre, imperturbablement, leurs différences. Tant que durera la diversité française — et ne serait-ce qu'au vu des indices de fécondité et des quotients de mortalité, elle se porte bien — la France sera condamnée à la tolérance.

INTRODUCTION

I

ANTHROPOLOGIE HISTORIQUE DE LA FRANCE

La France a peur de l'anthropologie. Avec raison, puisque cette discipline fut, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, une arme de guerre contre sa suprématie intellectuelle et idéologique. Entre 1848 et 1914, l'Europe cherche à se débarrasser de l'idéal d'homme universel proposé et imposé par la Révolution française. Chaque nation se replie sur elle-même, et veut se penser comme mise en forme étatique d'un peuple particulier, unique, défini par ses mœurs, ses coutumes, son génie. À la recherche d'un point d'ancrage, d'une définition et d'une explication étroite de la nation, l'Europe se passionne pour le concept de race. L'être biologique des peuples doit expliquer l'être social des nations. L'anthropologie physique fournira à ces passions une justification « scientifique ». L'Europe se couvre de mesureurs de crânes, de tibias et d'indices nasaux, charlatans besogneux, statisticiens névrosés dont l'instrument favori est une version améliorée du double décimètre. Deux mensurations donnent la clef de l'histoire. L'avenir appartient aux dolichocéphales, dont le crâne s'étale en longueur plutôt qu'en largeur.

Cette évolution intellectuelle enchante l'Allemagne, ne déplaît pas à l'Angleterre, ne gêne pas l'Italie. Elle n'arrange pas du tout la France qui sait d'avance qu'elle ne passera pas le test de l'homogénéité ethnique. Une promenade de Dunkerque à Marseille, ou de Brest à Strasbourg, montre assez que l'Hexagone n'a pas d'unité « raciale ». La France n'est ni celte, ni latine, ni germanique. Carrefour ethnique de l'Europe, elle est même incapable de dire si l'une ou l'autre de ces origines fut prépondérante. Mais elle sait

très bien, par contre, à quel point ses tempéraments régionaux, normands ou provençaux, auvergnats ou bretons, sont radicalement différents, presque contradictoires. Dans la cacophonie raciste des années 1870-1914, la France est incapable de se situer. Du point de vue des savants mesureurs de crânes, elle est une sorte de miracle, d'impossibilité politique. Son État centralisé ne devrait pas exister. Menacée dans son être, la France est donc condamnée au bien, par intérêt national. Ses intellectuels et ses savants devront combattre l'idéologie raciste qui se répand en Europe.

Il est vrai cependant que deux noms français figurent en bonne place au tout début de la saga du racisme et de la craniologie, ceux de Gobineau (1816-1882) et de Broca (1824-1880). *L'Essai sur l'inégalité des races humaines*, publié entre 1853 et 1855, très connu, au moins de titre, est une rêverie délirante, qui n'a sans doute pas eu en Allemagne autant d'influence que l'on se plaît à l'imaginer¹. Plus dangereux, mieux oublié, est le travail de Paul Broca, médecin et chercheur dont on reconnaît toujours la contribution scientifique dans certains domaines, mais cofondateur de la Société d'anthropologie de Paris, grand mesureur de crânes et définisseur de races. Républicain et patriote, à la différence de Gobineau, marginal qui déteste son pays, Broca est gêné, dès la fin des années 1850, par ses propres théories. Dans un mémoire lu le 21 juillet 1859, *Recherches sur l'ethnologie de la France*, il doit déjà combattre sur deux fronts : pour l'anthropologie physique mais contre le racisme antipatriotique à la Gobineau. Broca veut définir les races françaises et les situer géographiquement dans l'espace défini par les quatre-vingt-six départements de son temps, au moyen d'un indice statistique dérivé du nombre de conscrits exemptés pour défaut de taille. Mais il veut aussi démontrer qu'une race croisée peut vivre. Or, les savants de l'Europe du Nord, anglais et allemands, tiennent à démontrer que le métissage racial mène à la stérilité, hypothèse qui semble spécifiquement et vicieusement dirigée contre la France puisque cette nation, ethniquement incertaine, voit son taux de natalité décliner dès 1790, un siècle avant celui des autres pays d'Europe, plus

1. Sur ce point, voir l'introduction de J. Boissel à *Gobineau polémiste*. Pauvert, collection « Liberté ».

« purs » sur le plan racial. La tentative de Broca est absurde : on ne peut pas délirer à moitié, comme l'a montré Gobineau, qui lui ne se retient pas.

La France savante de la fin du XIX^e siècle rejette Gobineau, mais préfère oublier la partie douteuse de l'œuvre de Broca. L'écrasante majorité des penseurs français prennent partie, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, contre la doctrine raciste et ses diverses applications dans le domaine des sciences humaines. Les trois grands sociologues de la période, Frédéric Le Play, Gabriel de Tarde et Émile Durkheim, en désaccord sur tout, convergent cependant dans leur refus des interprétations raciales de la société, de l'explication du mental par le biologique.

Le Play constate, dans sa gigantesque étude sur les ouvriers européens :

« On ne saurait soutenir l'idée d'une supériorité attachée à l'organisme physique, quand on compare la race de la Norvège aux autres races européennes... Chaque race, sans mêler son sang à aucune autre, s'améliore ou se corrompt quand elle change de lieu ou quand elle modifie ses institutions¹. »

De même, Tarde écrit dans les *Lois de l'imitation* :

« Entendue en ce sens abusif et erroné, l'idée de race conduit le sociologue qui la prend pour guide à se représenter le progrès social comme un morcellement de peuples murés, embastionnés, clos les uns aux autres et en guerre les uns avec les autres éternellement². »

Durkheim, quant à lui, consacre un chapitre entier de son ouvrage majeur, *Le Suicide*, à détruire l'idée que la race explique les régularités statistiques :

« Cette distribution géographique des suicides français peut s'expliquer sans qu'il soit nécessaire de faire intervenir les puissances obscures de la race³... »

1. Tome III, p. 84.

2. Préface à la seconde édition, p. 18.

3. *Ibid.*, pp. 67-68.

Le Play, Tarde et Durkheim sont de très grands esprits et, à ce titre, exceptionnels. Mais la piétaille suit, précède même parfois. E. Levasseur, de l'Académie des sciences morales et politiques, lit le 25 octobre 1885, à la séance publique annuelle des cinq Académies, un petit texte, *Esquisse de l'ethnographie de la France*, tout scintillant de lieux communs sur les diverses races françaises, blondes ou brunes, grandes ou petites, mais qui s'achève, classiquement dans le contexte national, par une mise en garde, et au fond, par un rejet de l'anthropologie physique :

« De pareilles différences, écrit Levasseur, offrent à l'histoire et à la statistique un intérêt dont on ne saurait méconnaître la portée. Mais elles n'affaiblissent en rien l'unité morale d'un peuple ; quelquefois même, elles contribuent à donner à son génie plus de variété et plus de ressort à son activité. »

Quelquefois ? Pas toujours ? La France mollit dans son attachement au principe de diversité. Quinze ans plus tôt, elle a été battue et envahie par la Prusse, dont la victoire apparaît aux mesureurs de crânes comme une vérification de leurs théories. L'universalisme français est en position défensive, dans un gigantesque débat qui déborde largement le cadre des milieux scientifiques. Attaquant à la Chambre Jules Ferry pour sa politique coloniale, Clemenceau souligne que l'argument raciste d'une supériorité des Blancs sur les peuples d'outre-mer est dangereux pour la France, dans la mesure où les savants d'outre-Rhin développent le thème d'une supériorité raciale des Allemands sur les Français. Il s'écrie en juillet 1885, à la Chambre :

« Races supérieures ! Races inférieures ! C'est bientôt dit. Pour ma part, j'en rabats singulièrement depuis que j'ai vu des savants allemands démontrer scientifiquement que la France devait être vaincue parce que le Français est d'une race inférieure à l'Allemand¹... »

Cet antiracisme est malheureusement défensif. Les années 1870-1945 ne sont au fond pour la France, nation démographiquement déclinante qui perd la première, puis la deuxième, puis

1. Philippe Erlanger, *Clemenceau*, Perrin, pp. 157-158.

Bernard Williams *Vérité et véracité. Essai de généalogie (Truth and Truthfulness. An Essay in Genealogy)*; traduit de l'anglais par Jean Lelaidier.

Yosef Hayim Yerushalmi *Le Moïse de Freud. Judaïsme terminable et interminable (Freud's Moses. Judaism Terminable and Interminable)*; traduit de l'anglais [États-Unis] par Jacqueline Carnaud).

Levent Yilmaz *Le temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains.*



L'invention de la France Todd/Le Bras

Cette édition électronique du livre
L'invention de la France de Todd/Le Bras
a été réalisée le 16 février 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136438 - Numéro d'édition : 238482).

Code Sodis : N51499 - ISBN : 9782072462870
Numéro d'édition : 238484.